

CHAPITRE PREMIER

Tchaïm courait vers la basse ville. Vers la sécurité ? Peut-être... Vers un territoire connu au moins, là où il avait des amis, des relations, de la famille presque. Encore qu'il ne devait pas se faire trop d'illusions sur les services que pourraient — et surtout voudraient bien — lui rendre ceux à qui il s'adresserait : on ne risquait pas à la légère de s'exposer à la colère de l'overkhan. Il s'était bien amusé au cours des deux derniers jours. *Trop bien amusé peut-être*, songeait-il en ralentissant le pas pour ne pas attirer l'attention tout en atteignant la rue des Mille Marmites. L'air résonnait des coups de maillet des artisans qui martelaient le cuivre plat pour en faire des marmites de toutes les dimensions, les plus simples qui n'avaient même pas de poignées, les plus belles, réservées au marché de la haute ville, décorées de gravures ornementales, ou, mieux encore, des symboles familiaux de ceux qui les avait commandées.

Au bout de la rue, c'était le marché. Une masse grouillante de camelots, de ménagères, d'enfants, mais aussi de guerriers, de petits voleurs et de prostituées, au milieu duquel il lui serait plus aisé de faire perdre ses traces à ses poursuivants.

Ceux-ci ne l'avaient pas vu, sauf de loin et ils ne disposaient que d'un signalement des plus rudimentaires pouvait-il espérer : un homme jeune, mince, élancé, d'une taille un peu supérieure à la moyenne, avec de longs cheveux châtain flottant librement sur sa nuque comme en portaient tous ceux qui n'appartenaient pas à l'une des guildes qui se singularisaient par une coupe particulière : les guerriers qui avaient le crâne rasé, les guérisseurs qui avaient une longue natte descendant jusqu'à la ceinture, les prêtres qui ne portaient qu'une couronne de cheveux mi-longs, se rasant le sommet du crâne...

Il y avait aussi ses vêtements : un kilt à carreaux rouges et noirs, d'un rouge passé de teinte et d'un noir vert de crasse, la marque des Sans-clans, qui étaient par bonheur quelques milliers à Shorn. Sur ses épaules, une casaque de cuir souple qu'il avait gagnée au jeu. Il l'appréciait et était fier de ses parements de fil d'argent représentant un buffle tricorne. C'était peut-être le seul point faible de son apparence : si les gardes de l'overkhan avaient identifié le dessin, il serait vite découvert. Il s'arrêta devant l'échoppe d'un fripier, perdit quelques secondes à faire semblant d'examiner les chemises, les vestes, les blousons qu'il présentait avant de faire son choix sur une veste de laine brune à longues manches.

– Combien ?

– Vingt-cinq grains.

Il fit la moue :

– C'est beaucoup trop.

Il fit mine de rejeter la veste sur la pile.

– Parce que tu as bonne mine, je pourrais de faire un rabais. Vingt-trois grains. Mais tu n'en parles pas : à ce train-là, je serais venu pour rien sur le marché de Shorn.

Tout en continuant à marchander, Tchaïm soupesait son sporan. En dehors de son butin, inutilisable ici, il ne contenait qu'une pièce d'argent de dix grains et quatre de cuivre d'un seul grain. Ils en étaient arrivés à dix-huit grains, lorsqu'il retira sa casaque et la tendit au fripier :

– Ça et six grains de plus. C'est tout ce que je peux me permettre.

Ils finirent par conclure à huit grains. Tchaïm avait perdu du temps, mais il fallait marchander avec âpreté, sinon le marchand se serait souvenu de lui. Il reprit sa route entre les échoppes. Il s'en était mieux tiré qu'il ne l'avait craint et s'offrit un morceau de jambon fumé pour un grain. Tout en mâchonnant la viande dure, il se laissait emporter par la foule qui descendait en pente douce vers la porte d'Orient. Ce serait un passage délicat, mais ce n'était pas plus dangereux que de rester dans l'enceinte de la ville.

Parfois sa main caressait le sporan. Un geste qui n'attirerait pas l'attention : la plupart des hommes faisaient de même, pour s'assurer que malgré la présence des voleurs de tous poils, leur bourse était encore accrochée à leur ceinture et pleine de grains.

Pour Tchaïm, le geste apportait autre chose : le souvenir de ses plus belles heures et l'assurance d'un avenir doré. Avec une pointe d'incertitude : il n'avait pas encore réfléchi à la meilleure manière de tirer parti de son vol. Ce n'était pas tout de réussir à prendre la fuite avec un butin digne de la rançon d'un khan, encore faudrait-il pouvoir le négocier.

Mais il avait connu tant de malheurs et tant de fuites que maintenant, il avait bien le droit de rêver... pendant quelques heures au moins.

CHAPITRE II

Shorn n'avait été qu'un nom légendaire, presque un nom commun, comme l'or ou les diamants, mais synonyme de richesse, pendant toute son enfance et son adolescence, aussi loin que remontaient ses souvenirs. Il en avait rêvé comme tous les autres, en marchant, noyé dans la foule des lentes caravanes qui sillonnaient le désert d'Endarg, en suivant les pluies mouvantes qui remontaient du sud pour donner une vie fugitive aux plaines de sables, puis déviaient vers l'ouest et arrosaient les monts de Travèze.

Là, on s'arrêtait quelques semaines pour semer le blé hâtif et chasser le tricorne dans les vallées fertiles, avant que le froid n'arrive, pire par certains côtés que la sécheresse.

Il fallait repartir vers le sud-est, profitant des premières chutes de neige, quand le froid n'était pas encore trop vif pour les errants et que la neige se laissait recueillir à la surface du sol pour abreuver hommes et bêtes.

Les caravanes atteignaient la rive de l'océan ville qu'elles suivaient durant bien des jours. Il faisait plus doux, mais le sol était irrégulier et les tempêtes venues de la mer pouvaient souffler avec colère, leurs vents étant capables de soulever un homme ou même un lourd djékal pour l'envoyer se fracasser contre la falaise la plus proche.

C'était de cette manière que Tchaïm avait perdu son père, ou plutôt l'homme qu'il avait pris l'habitude d'appeler *père*, car il avait su très tôt qu'ils n'étaient pas du même sang. Nul ne le lui avait dit de but en blanc — et d'ailleurs c'était d'un intérêt secondaire à côté des autres liens qui existaient ou se créaient entre humains — mais il l'avait fort bien senti à quelques paroles ou quelques intonations dès qu'il avait été capable de comprendre plus que les mots essentiels à la survie.

La disparition de son père n'avait pas changé grand-chose à sa vie. Sa mère, Shaya, qui était encore jeune et séduisante — il l'avait découvert plus tard, quand il avait été en âge de comprendre ces choses-là — avait vite trouvé refuge sous la tente d'un autre caravanier et l'avait tout naturellement amené avec elle.

Son sort n'avait pas été très différent de celui qu'il eut été avec son *père* ou n'importe quel autre homme : un enfant en bonne santé est un gage d'avenir, deux mains et une paire de jambes qui ne servent pas encore à grand chose mais sont prometteuses de travail et donc de prospérité.

C'était arrivé pendant la cinquième boucle des nomades dont il se souvenait, la huitième ou la neuvième depuis sa naissance. Il en faudrait encore autant avant qu'il ne soit un homme et n'ait pas connu de vrai malheur pendant la moitié de cette période.

Le pire était arrivé alors qu'ils séjournèrent dans les monts de Travèze depuis deux ou trois semaines. C'était un temps de repos : labours et semailles avaient été faits dans les règles, les hommes chassaient sur les coteaux et dans les hautes vallées, les femmes et les enfants n'avaient qu'à profiter du soleil et des ruisseaux qui coulaient librement dans les champs. Il fallait bien surveiller les oiseaux qui aimaient picorer les sillons et les petits rongeurs qui s'attaquaient aux jeunes pousses, mais cela laissait le temps de se distraire et de paresser au soleil.

Plus tard, il avait compris que sa mère s'était *distrainée* avec un chasseur rentré plus tôt que les autres des hautes vallées et que la première femme de l'homme qui les avait recueillis n'avait pas apprécié ce comportement. Lorsqu'il était rentré, elle lui en avait parlé.

L'homme, qui n'avait pas eu d'autres enfants, gages d'avenir, du ventre de sa mère, avait pris prétexte de son infidélité pour la chasser de sa tente. Les premiers jours, Tchaïm n'avait pas pris l'événement très au sérieux : il faisait bon dans les monts de Travèze et il pouvait dormir sous les arbres, sur une mince couche d'herbes arrachées aux alentours. Il n'avait pas compris pourquoi sa mère pleurait tant et tant.

Ce n'est qu'en voyant les premières tentes se replier et les chariots prendre le chemin de l'océan alors que les vents froids se mettaient à souffler avec régularité qu'il avait ressenti les premières inquiétudes.

Sa mère avait glané bien des épis en passant le soir après les moissonneurs. Elle les avait battus pour en extraire le grain, mais elle n'avait rien pour le broyer et en faire de la farine. Au surplus, même si cela avait été le cas, les monts de Travèze devenaient vite inhospitaliers quand le froid s'y installait pour plusieurs mois. Il fallait donc partir en suivant la piste des caravanes.

Elle s'y était heureusement résolue avant que la dernière tente ne soit abattue et il faisait encore beau lorsqu'ils avaient pris, à pied, la route de l'océan.

Ils n'avaient que leurs vêtements sur le dos, une couverture trouvée chacun, un bol pour délayer la farine qu'ils n'avaient pas, un petit couteau, un sac de grain chacun et un briquet de silex pour allumer le feu. Ils avaient aussi quelques fruits tardifs, bien mûrs et juteux, qui valaient presque un repas chaque fois.

Ils avaient marché quatre jours d'affilée, arrachant quelques racines tendres du sol pour se nourrir et mâchant les grains faute de pouvoir les transformer en farine. Ils allaient à peine moins vite que les chariots au début, puis le froid et le vent avaient empiré et ils avaient perdu un peu de terrain.

Tchaïm savait combien de chariots étaient restés derrière eux : sept exactement. Il avait compté ceux qui les dépassaient avec une idée qui mûrissait en lui.

Une idée qui lui disait d'attendre le passage du dernier chariot.

Celui-ci s'était fait attendre. Le sixième les avait dépassés alors qu'ils marchaient depuis plus d'une semaine et qu'ils avaient mangé les derniers fruits en provenance des vallées heureuses. Tchaïm avait connu deux jours d'angoisse à l'idée qu'il s'était trompé et qu'il avait laissé filer le dernier chariot sans qu'il ne tente de mettre son plan à exécution. Puis les cris sourds des djékals s'étaient fait entendre derrière eux.

La mère de Tchaïm ne connaissait pas les plans fumeux de son fils. Elle n'avait songé qu'à une chose : mendier un passage à bord du chariot, ou même derrière lui. Ou même rien de plus qu'un peu de nourriture. Elle avait voulu rester sur la piste pour attendre le petit convoi et Tchaïm avait eu toutes les peines du monde à l'en dissuader.

Son plan s'était affiné lorsqu'il avait trouvé le corps d'un korgan non loin de la piste trois jours plus tôt. C'était une bête en mauvaise santé, au pelage irrégulier et gris — signe de vieillesse — mais c'était un prédateur qui inquiétait les hommes et terrorisait les djékals. À l'aide du couteau, il avait taillé la peau pour s'en faire une sorte de manteau sanglant. Par bonheur, en deux jours le sang avait séché et les quelques bouts de chair qui y adhéraient ne puaien pas trop grâce au froid qui régnait.

Il avait convaincu sa mère de se tapir sous une souche renversée à quelques dizaines de pas de la piste et avait couru pour prendre un peu d'avance sur le chariot qui approchait. Il l'avait laissé passer, ainsi que les piétons qui l'entouraient, pour se préoccuper seulement des djékals qui suivaient. Certains étaient légers, destinés à remplacer les huit bêtes qui tractaient le lourd véhicule, d'autres étaient chargées de vivres, de marchandises ou de matériel. Il n'avait pas poussé les détails de son plan jusqu'à choisir entre elles.

Il se faisait tard quand les ouvriers de voie étaient arrivés à sa hauteur. Deux hommes d'âge mûr, les frères du caravanier, qui sondaient le sol à coups de bâton, recherchant une faille dans laquelle les djékals pourraient se briser une patte, ou bien le chariot perdre une roue. Ils agissaient plutôt par routine qu'avec de réelles précautions : tant de chariots, dont on voyait encore à demi les traces étaient passés par là avant eux que les pièges de la piste auraient été révélés au grand jour depuis longtemps s'ils avaient existé en cet endroit.

Ils se tenaient l'un près de l'autre, enrobés dans leurs lourds manteaux de laine, comme si cette proximité pouvait leur éviter de sentir les morsures du froid.

Tchaïm était tapi à moins de quinze pas, derrière un buisson, mais cela n'avait pas empêché les djékals de tête de percevoir l'odeur forte du korgan et ils avaient barri en arrivant à sa hauteur. L'un des ouvriers avait même fait quelques pas dans la direction du buisson, inclinant son bâton dont l'extrémité avait été durcie au feu et Tchaïm avait frissonné à l'idée que l'homme allait peut-être frapper à l'aveuglette à travers la végétation. Heureusement, il n'en avait rien été et le chariot avait continué sans ralentir, au rythme des barrissements qui s'éteignaient peu à peu.

Tchaïm, qui s'était écrasé contre le sol sous la lourde peau de korgan, avait senti les battements de son cœur se calmer au fur et à mesure que s'éloignait le crissement des roues du chariot. Il avait relevé la tête juste au bon moment : les piétons qui suivaient le véhicule — des femmes et des enfants qui alternaient les périodes de marche et de repos à bord du lourd chariot à quatre roues — achevaient

de défiler devant lui. Les bêtes suivaient, gardées par deux hommes et deux adolescents, qui semblaient exténués par une longue journée de marche et avançaient en contemplant d'un regard fixe le sol qui défilait sous leurs pieds.

Il avait quitté son abri d'un seul bond, le couteau de sa mère à la main. Dans la pénombre qui s'appesantissait sur les lieux, les guides somnolents ne l'avaient vu que trop tard et l'avaient confondu avec un véritable korgan. Tout comme les djékals qui s'étaient arrachés aux mains faibles qui les tiraient à la suite du chariot.

Ils étaient six, et tous les six étaient partis dans des directions différentes. Pendant ce temps, Tchaïm, la peau de korgan sur les épaules, n'arrêtait pas de danser au centre de la piste, essayant d'imiter le cri rauque du fauve.

Il ne s'était interrompu qu'une fois assuré que toutes les bêtes avaient échappé au contrôle humain. Ensuite, il s'était lancé à la poursuite de l'une d'elles, ne se débarrassant de la peau qu'après plusieurs centaines de pas. Il avait pris la peine de se rouler dans la faible couche de neige qui recouvrait le sol avant de tenter de s'approcher de sa proie. À ce moment, il ne puait plus trop le korgan, et le djékal l'avait laissé s'approcher.

Il avait entravé la bête puis était revenu prudemment vers la piste. Il avait retrouvé sa mère et l'avait ramenée vers le djékal. La queue du convoi s'était déjà éloignée depuis longtemps, son maître renonçant à récupérer toutes ses bêtes affolées.

Le djékal qu'il avait capturé était par chance une bête qui transportait une bonne partie des provisions du convoi pour la traversée de l'Endarg occidental, et ils avaient eu de quoi manger, et même festoyer les semaines suivantes sa mère et lui.

La facilité de l'opération lui avait ouvert de nouveaux horizons : si l'on pouvait aussi aisément laisser d'autres se crever à semer et à récolter, à quoi bon se fatiguer soi-même ?